

A Barentin, tout le monde en parlait ! Auguste Marlinot s'était pendu. On l'avait retrouvé dans son grenier, il n'avait rien laissé pour expliquer son geste, pas une lettre, pas un message. La malédiction de la Laiterie n'en finira-t-elle donc jamais ? Et les vieux, sur la place, se racontaient leurs souvenirs du 20 janvier 1899, ce jour qui, à jamais, avait marqué les esprits et où un émoi comparable à celui d'aujourd'hui avait oppressé les habitants de Barentin apprenant la mort de Monsieur d'Escogriffe. Ce 12 juin 1910, c'était le tour de ce pauvre Auguste, que tout le monde connaissait bien ici. On venait acheter ses fromages de chèvre, appréciés dans toute la région, car après la fermeture de la laiterie où il était contremaître, Auguste s'était lancé dans les fromages avec quelques chèvres tout d'abord et maintenant il avait un beau troupeau d'une trentaine de bêtes. Qui aurait pu imaginer qu'il finirait comme son patron, dix ans plus tard ? La une du journal local vendu à la Maison de la Presse, près de la mairie de Barentin, affichait en couverture, un entrefilet sur la disparition d'Auguste Marlinot et chacun en achetait un exemplaire en faisant des commentaires.

« Demandez la Gazette de France ! Escroquerie sur les hippodromes ! Une arnaque aux courses truquées est démasquée ! Achetez la Gazette de France ! »

Lucien était en forme, ce matin. La chaleur étouffante des semaines précédentes était passée et Paris en juin était bien agréable ! Les courses intéressaient les Parisiens, qui devenaient petit à petit des joueurs avisés et qui aimaient à se montrer sur les champs de courses : Madame y faisait admirer ses robes nouvellement choisies et Monsieur se plaisait à laisser croire qu'il gagnait souvent de jolies sommes pour gonfler un peu sa fortune. Tout cela arrangeait bien les affaires de notre jeune vendeur de journaux, qui en deux temps trois mouvements aurait bientôt écoulé tout son lot. Il pensait déjà à rejoindre Louise, car les préparatifs pour partir à Barentin allaient bon train. Il se pourrait même que ce soit déjà pour vendredi ou peut-être samedi.

— Louise, vous êtes là ?

Théophile Lebrun, dans le hall des locaux de la Gazette de France, lançait un appel assez sonore vers les étages. Il était vingt heures trente et l'endroit semblait désert. Il avait croisé un journaliste à petites lunettes rondes qui sortait après sa journée de travail et qui lui avait conseillé, puisqu'il désirait la voir, d'appeler Louise qui devait être dans les bureaux du premier étage.

En effet, un frou-frou de jupes dans l'escalier prévint Théo qu'on l'avait entendu et Louise parut, la taille serrée dans un long tablier blanc, l'air mi-réjoui, mi-interrogatif.

— Bonsoir Théophile, mais que se passe-t-il donc ? Je n'ai guère l'habitude de votre visite, ici ? Rien de grave ?

— Rien de grave, ne vous affolez pas. Mais je tenais à vous annoncer que je pars, dès ce soir pour Barentin. Il y a du nouveau là-bas. Connaissiez-vous Auguste Marlinot ?

— Auguste, bien sûr. C'est le contremaître de Papa, il travaillait à la laiterie.

— Et bien, on vient de le retrouver mort et avec Carmet dans la nature, il y a tout lieu de croire que cet oiseau de malheur y est encore pour quelque chose.

Louise joignit ses mains et les serra contre elle, consternée.

— Je pars avec vous ! dit-elle. Je laisse un mot sur le bureau du directeur, il comprendra, qu'il y a urgence...

— Non, non, non Louise, je ne pense pas que cela soit une bonne idée. Je pars avec Valentin. Il ne s'agit plus de glaner des informations à Barentin, à présent qu'un nouveau meurtre y a été commis. Il y a trop de danger ! Je serai très vite de retour, terminez plutôt de vous préparer pour mardi soir, n'oubliez pas que nous avons un concours de danse à gagner... » Et Théo repartit sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche. Elle resta dans l'escalier, désappointée, s'essuyant le front avec son tablier, comme pour tenter d'effacer cette contrariété.

Il n'était pas mécontent de lui. Tout s'était passé sans problème. A Barentin, Alphonse Carmet s'était trouvé un endroit sûr pour passer la nuit et le lendemain matin, il prendrait le premier train, sa mission spéciale Marlinot serait finie et réussie. Quand même, ça lui faisait tout drôle, de se retrouver dans cette ville.

Déjà dix ans qu'il bosse avec Palatino ! C'est vrai, que le patron lui avait fait confiance pour cette affaire délicate à Barentin. Tous les deux, ils n'avaient fait que quelques braquages et là, la grosse combine : se faire embaucher à la laiterie, se faire copain avec le contremaître et attendre le « jour J ». Palatino avait repéré la fortune du Raoul d'Escogriffe, un Monsieur et il l'avait bien baratiné, il l'avait bien fait chanté. Et comme le Raoul ne voulait rien entendre, le « jour J », c'est moi qui devais passer à l'action, en contaminant les cuves. Il a eu peur, le patron de Blanlait ! Mais il voulait pas céder et pas cracher, même quand on a remit ça, trois mois plus tard. Palatino pensait pas qu'il irait jusqu'à se suicider ! Là, il a mal joué, quand même.

Même chose pour le braquage de la bijouterie à Noisy le Grand ! C'était mal préparé ! On a eu les flics sur le dos, j'aurais pas donné cher de notre peau et on a eu une sacrée veine de s'en sortir sans bobos ! Mais la série des tuiles continue et rayer le Marlinot, ça fera des soucis en moins, si les flics remontaient jusqu'à l'affaire de Barentin. Palatino, il assure ses arrières, car les temps sont durs ! Là, j'suis d'accord.

Et j'ai fait du travail propre. Personne ne m'a vu, c'est sûr. Le Marlinot, il était seul, j'sais pas s'il m'a reconnu, de toute façon maintenant il pourra plus nous le dire ! On est monté au grenier, ça n'a pris que quelques minutes et je suis reparti. Là, j'ai bien joué !

Et tout en tournant ses idées et ses souvenirs dans sa tête, Alphonse Carmet dit le Rapace, finit par s'endormir doucement.

Lebrun et Sébille roulaient depuis déjà plusieurs heures. Les phares de la Panhard et Levassor perçaient la nuit noire. Aucun rayon de lune ne venait adoucir le décor de la route qui les menait à Barentin.

Marlinot mort, pas de doute que le Rapace était encore dans les parages. Il était peut-être venu lui aussi en automobile, mais il y avait fort à parier qu'il prendrait le premier train, demain.

Valentin conduisait et expliquait en même temps, l'avancée significative de l'enquête à son confrère.

Pour lui, c'était Palatino le cerveau de tout cela. Spécialiste des coffres-forts dans sa jeunesse, il s'était fait une place au soleil et maintenant il faisait faire le sale boulot par toute une équipe à son service. Le Rapace surtout, mais aussi Arsène Dumont le complice de Carmet dans plusieurs coups. Parfois, Palatino se déplaçait en personne comme pour le braquage de la bijouterie de Noisy-le-Grand, mais c'était rare. Il ne serait donc pas facile de le coincer, car il dirigeait tout, de loin, la plupart du temps.

Lebrun écoutait attentivement celui qu'il considérait à présent comme un ami et réfléchissait à tous les éléments que continuait de détailler Valentin.

— C'est surtout dans les affaires de courses truquées, qu'on a une chance de le pincer, tu vois. Et je ne peux pas m'empêcher de faire un rapprochement, avec ce JR, ce Justin, qui lui aussi trafiquait et blanchissait de l'argent dans les paris.

— Palatino et Justin, se connaissent-ils, alors ? reprit Théophile alors qu'on arrivait en vue de l'immense viaduc qui traversait la vallée de l'Austreberthe pour amener la voie ferrée aux portes de Barentin.

— J'en suis quasiment sûr ! répondit Valentin, en cherchant à repérer l'Hôtel des Voyageurs, dans la ville endormie.

Hortense prenait le café avec la concierge du 24. Elles parlaient de Louise bien sûr, de la robe bleue qui attendait de tourner élégamment dans la valse la plus merveilleuse qui soit et qui éblouirait tout le jury du bal de mardi. Tout cela, les faisaient rêver et elles papotaient en tournant leurs petites cuillères dans les tasses, ce mouvement leur évoquant la danse et le bal !

Edouard indifférent à ces bavardages, se concentrait sur une toilette complète et lissait soigneusement son pelage, insistant sur les parties blanches toujours plus difficiles à garder propres.

Puis la conversation tourna sur Lucien, sa bagarre avec un vendeur de la Gazette qui avait manqué de respect à Louise en la traitant de « porte-malheur », ce qui intéressa beaucoup la petite dame, puis on parla des travaux qui empêchaient le marché de s'installer sur la place, quand ...

Toc, toc, toc, on frappa à la porte.

Edouard arrêta net sa toilette, figé dans une pause quelque peu acrobatique et Hortense se leva pour aller ouvrir.

C'était Mr Dubreuil. Il salua ces dames. Il avait l'air fatigué. Depuis qu'il était revenu après son arrestation d'un ou deux jours, il n'était plus le même, c'est comme s'il avait vieilli tout d'un coup. Sans doute n'avait-il plus beaucoup l'espoir de savoir un jour, qui avait tué sa pauvre Yvonne.

— Je cherche une bonne, Hortense. J'ai du mal à tout faire moi-même, voyez-vous. Peut-être que vous entendrez parler de quelqu'un qui voudrait faire quelques heures de ménage et des repas ?

— Ne vous inquiétez pas, avec deux concierges pour vous servir, nous allons vous trouver la perle rare ! » Et les deux femmes se mirent à rire de bon cœur.

— Oh je n'en demande pas tant. Merci, Mesdames, cela me faciliterait bien la vie.

Et il repartit de son pas lent, après avoir refusé le café qu'Hortense lui proposait.

Il était presque huit heures, quand Alphonse Carmet, se faufila discrètement sur le quai de la gare de Barentin. Il portait une casquette grise qui lui cachait le haut du visage et portait sa valise comme si de rien n'était, mais il y avait bien peu de monde, ce matin et l'homme jetait des regards discrets à gauche et à droite, comme s'il pressentait ce qui allait se passer.

Lebrun et Sébille étaient depuis un bon moment sur les lieux. Il y avait aussi deux policiers de Barentin qui avaient pour ordre de rester en retrait, comme renfort possible. Théo et Valentin n'attendirent pas que le train entre en gare et se dirigèrent tout de suite vers Carmet. Celui-ci, déjà sur le qui-vive, fut aussitôt alarmé et il se mit à marcher vers la sortie à l'autre bout du quai. Les deux policiers pressèrent le pas. Carmet se trouva au bout de la gare mais l'accès pour sortir était fermé et une grosse camionnette du commissariat était garée là et empêchait tout espoir de fuite. Il n'avait pas d'autre solution que de commencer à longer la voie ferrée, ce qu'il fit, au grand étonnement de Lebrun et Sébille.

Le train qui arrivait de Rouen entra en gare. Quand il allait repartir, il frôlerait les trois hommes en train de marcher le long du ballast. Ceux-ci avaient déjà franchi la courbe que décrit la voie ferrée en sortant de Barentin, Carmet avait toujours une bonne avance sur les deux autres et ils s'aventureraient, bientôt tous les trois, sur le grand viaduc. Celui-ci, construit à la fin du siècle dernier, tout de brique rouge, formé de vingt-sept arcades perchées si hautes, faisait la fierté des habitants de la région.

Le train soufflait son nuage de vapeur et le bruit régulier de la locomotive s'approchait. Lebrun et Sébille se couchèrent par terre, le plus loin possible des rails, mais évitant de regarder le grand vide, 500 mètres plus bas, juste à côté d'eux. Carmet marchait toujours, complètement affolé, énervé de voir sa mission compromise au dernier moment et aussi bêtement. Un moment, il songea s'agripper à la loco ou à un wagon pour s'éloigner de ses deux poursuivants. Mais le train avait pris trop de vitesse et il abandonna ce plan. Alors, il se serra contre le garde-fou et ferma les yeux tandis que passaient les quatre wagons bruyants. Quand il rouvrit les yeux, un vertige le prit. Le Rapace se sentait en bien mauvaise posture. Et il avait raison. Pendant qu'il luttait contre l'appel du vide, cramponné à la petite barrière, Lebrun et Sébille regardaient du terrain.

L'homme aux abois tenta de reprendre sa marche, en se tenant toujours et péniblement à la rampe de métal, mais il sentit une main puissante s'abattre sur son épaule. Lebrun essayait de maîtriser l'homme qui se débattait et voulait le pousser contre la barrière et sans doute le balancer dans le vide. Sébille voyant cela, essaya d'agripper le Rapace avec force, mais par un mouvement brusque pour échapper à Valentin, Carmet perdit l'équilibre et glissa sous le garde-fou se rattrapant de justesse. Il pendait maintenant au-dessus de la vallée en contre-bas, son visage crispé de douleur, sa main tenant désespérément le barreau de métal. Les deux hommes, sans hésiter, le hissèrent, Sébille le ceintura dès qu'il fut à nouveau sur le tablier du viaduc et Lebrun sans hésiter, porta un coup violent dans la mâchoire du malfaiteur. Valentin sentit le corps de Carmet se relâcher, visiblement leur adversaire était sonné. Se demandant un moment comment ramener facilement Carmet vers la gare, ils se félicitèrent de voir arriver les deux autres policiers et à eux quatre, il ne fut pas difficile de porter le malfaiteur jusqu'au quai.

Louise était maussade. Théophile était parti à Barentin, on n'avait aucune nouvelle et il ne restait que quelques jours avant le bal ; rien n'allait comme elle le voulait. Elle avait monté tous les étages du bel escalier, pour aller discuter avec les demoiselles du sixième. Mais elles étaient toutes occupées et il n'y avait rien à espérer de ce côté, pour se changer les idées.

Une fois revenue dans la loge, un peu désœuvrée et découragée, elle entreprit de faire des essais de coiffures, pour décider de celle qu'elle adopterait pour le bal.

Lebrun et Sébille se félicitaient de l'arrestation de Carmet et se relayaient auprès du malfaiteur, dans les locaux de la gendarmerie de Barentin, pour essayer d'en tirer un maximum d'informations. On attendait qu'un fourgon arrive de Paris pour le ramener à la prison de la Santé. Théophile avait mené un premier interrogatoire, bien sûr Carmet affirmait qu'il ne connaissait pas Palatino et niait être le meurtrier d'Auguste Marlinot.

— Tu le connais bien pourtant, Auguste Marlinot ?

— Jamais entendu ce nom-là !

— Pourtant tu as bien travaillé à la laiterie de Barentin dans les années 1898-1899.

— Vous faites erreur, jamais mis les pieds dans cette ville, avant hier.

— Et on peut savoir, pourquoi tu traînes par ici ?

— Je suis joueur de billard et il y a un bon club à Barentin, si vous voulez savoir, ajouta Carmet avec assurance.

— Bien, bien, on vérifiera tout cela...

— Parle-moi un peu de Compiègne, tu vois ce que je veux dire, il semble qu'en plus du billard, tu joues aussi aux courses ?

Carmet fit une moue et regarda le parquet de la petite pièce où il n'y avait qu'un très simple mobilier, bureau, armoire, chaises. Il sentait qu'il ne pourrait pas tenir longtemps contre toutes les attaques de Lebrun. Jamais il ne parlerait de son patron, ni de tout ce qui pouvait faire un lien avec Palatino. Mais à Compiègne, Justin était mort et il pouvait bien leur lâcher quelques renseignements sur lui, histoire de les contenter un peu et qu'il le laisse en paix.

— Alors Le Rapace ! Je ne vais pas répéter deux fois chaque question ! Je t'écoute !

— Qu'est-ce que je peux vous dire ? Le Justin Revignon, il était pas clair. C'est lui qui magouillait avec les entraîneurs et il me filait des tuyaux, quand les résultats étaient sûrs. J'avais joué « Rose de Picardie » dans la troisième l'autre fois et ça avait été juteux, je peux vous le dire. Mais après, le Justin il a fait le malin et il a essayé de me doubler. J'allais régler mes comptes avec lui à Compiègne, mais je n'étais apparemment pas le seul à me faire avoir et c'est un autre type qui l'a eu.

— Sûrement pas, la balistique est formelle. Ce n'est pas le revolver Lefaucheur d'Antoine Dubreuil qui a tué Justin, c'est bien toi.

— C'est qu'il n'est pas encore au point votre service de balistique, je vous le dis, moi, que c'est l'autre qui lui a réglé son compte.

Le Rapace, calme jusque là, s'emportait et parlait fort à présent. Un autre flic entra, ils étaient deux maintenant face à lui et il commençait à se sentir acculé.

Il vaudrait mieux que je me taise, pensa-t-il, ils ont eu quelques aveux, et après cela, ne plus rien dire, c'est le mieux que je peux faire.

Malgré les attaques des deux policiers, Carmet se réfugia dans un mutisme total et Théophile décida de reporter la suite de l'interrogatoire. De plus, Sébille avait fait vérifié : Carmet était bien passé, le 12 juin au matin, au bistrot de Barentin qui proposait un billard dans une petite salle attenante au café. Mais les joueurs étaient quand même étonnés que la modeste réputation de leur club ait pu arriver jusqu'à Paris !

Sous ses airs d'homme simple, Le Rapace était plutôt futé dirait-on ! Valentin se proposa de reprendre l'interrogatoire et d'en savoir plus sur ce Justin Revignon, puisque Carmet avait bien voulu commencer à en parler...

Hortense était toute contente. En poussant, la porte de la loge, d'une voix chantante, elle appela Louise. Celle-ci sortit de sa chambre et son regard encore sombre, s'éclaira tout à coup :

— Tu l'as trouvé !

— Et oui, je suis allée jusqu'au magasin de mode de la rue Etienne Marcel, mais regarde c'est exactement le même bleu !

— En effet, reprit Louise, en approchant la pochette bleue de sa robe.

Elle remercia et embrassa sa cousine, pas peu fière d'avoir trouvé la pochette pour Théophile, qui viendrait parfaire leurs tenues et leur duo. Ce simple cadeau redonna un peu de vivacité à Louise, elle était si impatiente qu'arrive mardi.

Ce mardi, Carmet, Théophile, Valentin et deux policiers arrivaient en fourgon sécurisé aux portes de la Santé. La célèbre prison était impressionnante et le Rapace sentit un frisson lui parcourir le dos, quand il entra dans la petite cellule où deux gars à la mine peu engageante le regardèrent se poser sur le troisième lit encore vacant.

Lors du dernier interrogatoire, il avait eu du mal à résister aux feux croisés des questions de Lebrun et Sébille, très déterminés. Il n'avait pas pu garder le silence bien longtemps et leur avait craché le morceau sur Justin. Il savait que Justin se faisait passer pour un peintre. Qu'il tendait un piège aux riches promeneurs de la place du Tertre pour les guider vers des placements immobiliers. Il avait entendu parler de ce Dubreuil. C'est le bègue et Jules qui lui en avaient touché deux mots. Pas des lumières, ces deux-là. Ils travaillaient pour Justin, mais souvent ça tournait mal. Comme cette manœuvre d'intimidation qu'ils devaient mener : Yvonne Dubreuil était seule, Jules avait fricoté avec leur petite bonne, Lucie, il était bien informé. Mais au lieu de lui faire peur, pour que M Dubreuil affolé se décide à avancer le fric et à marcher dans la combine, ces idiots avaient fracassé le crâne de Madame Dubreuil ! Résultat, il avait fallu, éliminer toutes les traces, Lucie et le bègue y compris, bien trop repérable celui-là, pour que Justin ne soit pas inquiété par ce meurtre.

Des bons à rien, je vous dis.

Quand Théo l'avait sommé de dire où on pouvait trouver Jules, bien sûr Carmet n'avait rien dit. Tout comme pour son patron, jamais il ne parlerait.

Louise était fin prête, elle avait relevé ses cheveux noirs en une magnifique coiffure parsemées de petits brillants assortis au fin collier qui lui allait à ravir. Sa robe bleue la rendait encore plus belle et ses jolis escarpins ne demandaient plus qu'à danser. Tout le monde l'a regardait avec admiration.

Elle avait confiance en Théophile. Il lui avait fait parvenir un petit billet par un policier, qui avait frappé très officiellement au carreau de la loge, demandant à lui remettre ce message confidentiel et de la plus haute importance, en main propre. Hortense en était restée bouche bée !

« Suis à Paris, l'enquête a beaucoup avancée. Rendez-vous ce soir directement à l'entrée de la salle, soyez en sûre, j'y serai. Signé Théophile. »

Avec son petit billet à la main, elle attendait fébrile. On lui avait déjà remis un brassard numéroté que tous les cavaliers étaient en train d'épingler à la manche de leur veste. Ils porteraient le numéro 8, enfin... si son danseur daignait se montrer. Elle était confiante mais néanmoins son cœur battait à cent à l'heure. C'est à peu près à cette vitesse, que Théo arriva, en tenue, très élégant mais quelque peu décoiffé. Toute souriante, Louise épingla vite le brassard à sa veste et y ajouta la pochette du même bleu que sa robe, puis entrepris de remettre un peu d'ordre dans la chevelure de Théo, mais déjà les danseurs étaient invités à entrer dans la salle. Se rangeant derrière la dizaine de couples aux somptueuses toilettes, Louise, la main délicatement posée sur celle de Théophile, avança dans la lumière tandis que les premiers accords d'une célèbre valse se faisaient entendre...
